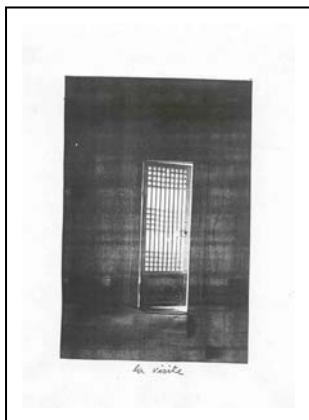




Kleber

Texte inédit
de John Berger

Cela a commencé ainsi. Il y a environ dix ans, Nella était à Moscou, chez de vieux amis russes. Un jour, elle passa devant une boutique de babioles. Peut-être que l'endroit se prenait pour un magasin d'antiquités. À cette époque, à Moscou, les gens vendaient tout ce qu'ils pouvaient trouver dans leurs placards parce que les salaires et les pensions s'étaient effondrés. On pouvait acheter de l'argenterie de famille au coin des rues. Pour Nella, les boutiques d'occasion de n'importe quelle ville au monde sont aussi irrésistibles que les dictionnaires. Elle y entre pour tourner les pages. Souvent elle trouve un mot nouveau. Cette fois-là elle trouva une peinture. Une huile sur toile. Une petite nature morte avec des chrysanthèmes rouges.

Elle l'acheta. Signée et datée : Kleber, 1922. C'était moins cher qu'une chanson. Bien moins.

De retour à Paris, elle ne savait pas où l'accrocher. Le tableau n'était bien nulle part. Ici et là de petites écailles de peinture — de la taille de grains de sel — étaient tombées, et on pouvait voir le blanc de la toile. Dans le doute, Nella attend que le doute s'estompe. Généralement, c'est ce qui arrive. Elle mit la toile dans un sac de plastique noir dans le garage, le long

d'autres ballots de vêtements, de livres et d'objets indescriptibles oubliés par ceux qui passaient par là. Avant de le mettre hors de vue elle me le montra, et je pensais : des fleurs dans un intérieur dix-neuvième, un rêve vieux de cent ans d'un nouveau futur, presque semblable au passé, ne pouvait qu'être russe. Les chrysanthèmes étaient posés sur un rebord étroit. Derrière eux, un vase émaillé vide. Allaient-ils être disposés dans ce pot ? Ou bien venaient-ils d'être retirés, un peu trop tôt pour qu'on les jette ? Dans les deux cas, il valait mieux le mettre au garage.

Le temps passa. Une année, le garage fut inondé. Nella sortit le tableau de son sac et l'accrocha dans plusieurs endroits des pièces de séjour. D'autres parcelles de peinture étaient tombées, laissant davantage encore de trouées de toile blanche. Les dégâts étaient maintenant bien plus saisissants que l'image.

Je ne peux me résoudre à le jeter, dit Nella la semaine dernière.

Je m'entendis lui répondre : je vais essayer de le réparer. Il ne peut pas être restauré dans les règles de l'art, il est trop endommagé et je n'ai pas les compétences pour le faire. Je peux juste colorer les taches blanches.

Je commençai donc. Je mélangeai les couleurs dans une soucoupe. Je n'avais pas utilisé de peinture à l'huile depuis des années. Pour dessiner, j'utilise des encres ou de l'acrylique. Il n'y a pas d'autres couleurs qui se mélangent comme les couleurs à l'huile. Touche après touche, vous cherchez un timbre dans la soucoupe, et puis vous découvrez si oui ou non, en l'appliquant sur la toile, la couleur s'harmonise avec la « voix » recherchée.

Il y avait des centaines de mouchetures blanches écaillées à couvrir. Des cramois noirs pour les fleurs dans l'ombre. Des bruns de guitare pour le bois du tiroir sous le rebord.

Des gris de coquillage pour les murs dans le coin où se trouvait le rebord. Un rose magenta indescriptible pour les pétales sous la lumière. Tout indiquait que la pièce était petite et qu'en 1922 beaucoup de personnes, sans doute, l'habitaient.

Je perdis la notion du temps alors que je recouvrais un point blanc après l'autre. Touche après touche, nuance après nuance, je tendais vers une vision globale procédant d'une paire d'yeux qui, jusque-là, ne m'appartenait pas. Ces yeux étaient ailleurs.

J'observais des fleurs laissées sur un rebord dans le coin d'une petite pièce, dans la lumière d'après-midi d'une journée de fin septembre de l'année 1922. La guerre civile était finie. Ce fut pourtant une année de grand famine. Presque toutes les taches blanches sont couvertes.

Je suis allé regarder le tableau plusieurs fois durant la nuit. Ou plutôt, regarder le coin de la petite pièce. Je ne pouvais pas les laisser comme ça. Ni les fleurs sur le rebord, ni le tableau. On pouvait encore voir où se trouvaient les marques blanches. Surface criblée. Je devais les rendre en meilleur état à cet après-midi de septembre tardif, avant que n'arrive le froid redouté de l'hiver — quand il n'y aurait que peu de choses à brûler pour se tenir au chaud.

Il me fallait peindre plus librement. Pourtant je ne pouvais traiter cette peinture comme si elle était de moi ; elle était de Kleber. Plus foncièrement sienne que je ne l'avais d'abord imaginé. Si je n'étais pas libre, la lumière ne reviendrait pas.

Le lendemain, tôt le matin, je continuai. Assis avec la toile sur mes genoux et la soucoupe sur la table à mes côtés. Il y a quelques lignes d'un poème d'Akhmatova sur le thème du deuil qui parlent d'un chrysanthème piétiné par une botte sur un trottoir. Ces lignes furent écrites vingt ans plus tard. Les chrysanthèmes cramoisis de cette nature morte sont encore innocents.

Maintenant je peins librement, inspiré par la nostalgie de ce qui est là, sur la toile. Je découvre comment, dans le coin d'une petite pièce, la lumière tombant sur deux murs qui s'écaillent et sur une demi-douzaine de fleurs déposées, est une sorte de promesse qui vient d'un futur lointain inimaginable.

Le travail est fini. J'exulte. Le voici, un tableau de Kleber, 1922.

Pour le moment, un moment a été sauvé. Un moment d'avant ma naissance. Où est-il maintenant ? Est-il possible de réexpédier les promesses vers le passé ?

Traduction Jean-Michel Sivry et Véronique Dassas

